

Précis Religieux

1. Cosmogonies
2. Les Pèlerinages
3. Le Sacrifice
4. Les fêtes religieuses
5. Les oracles

Cosmogonies

Les récits mythiques qui se rapportent à l'origine de l'univers s'intègrent soit dans des cosmogonies, soit dans des théogonies qui relatent les unes la naissance du monde, les autres la création des générations de dieux. Toutes les civilisations anciennes ont fait référence à la cosmogonie. D'ailleurs, les noms des planètes et des jours de la semaine gardent des traces de ces vieilles croyances en portant encore des noms de dieux romains (mardi, par exemple, est le jour de Mars).

Théogonies

La quasi-totalité de ces mythes rapporte l'existence d'un élément originel organisé par une divinité. Il arrive que le dieu lui-même soit engendré par un abîme identifié à une étendue d'eau ou à une nuit opaque. Ainsi le Chaos décrit dans *la Théogonie* du poète grec Hésiode (VIII^e siècle av. J.-C.) est-il l'abîme d'où sont sortis Érèbe (les Ténèbres) et Nyx (la Nuit); de leur union naîtront le Jour et l'Éther. Chez les Babyloniens, les dieux sortent du sein d'Apsou, le flot primordial, et de Tiamât, la mer fécondante. Cet abîme sombre et aqueux, c'est le Tohu-Bohu sur lequel plane l'esprit de Dieu dans le livre biblique de la Genèse. Le dieu organisateur qui intervient dans le mythe biblique apparaît également dans de nombreuses autres théogonies. Selon un mythe polynésien, il n'y avait au début des temps que les eaux et les ténèbres. Dans la mythologie de l'Égypte antique, on retrouve la présence de cette eau primitive (Noun), au-dessus de laquelle règne le dieu Atoum, qui s'est créé lui-même; un autre système cosmogonique égyptien présente le démiurge Thot comme le créateur de huit divinités (l'ogdoade) qui déposent sur une butte au milieu du Noun un œuf d'où jaillit le Soleil. On retrouve ce mythe de l'œuf cosmique dans de nombreux pays: c'est l'œuf d'or de l'orphisme grec, façonné par Cronos, d'où sort Phanès, dieu créateur (l'œuf ouvert symbolise le ciel et la terre). Les Dogons d'Afrique occidentale identifient pour leur part l'œuf du monde à la mère fécondée par la parole du dieu créateur Amma. Selon le Minokhired persan, Ahura-Mazdâ a donné au ciel et à la terre la forme d'un œuf, et «la terre dans le ciel est comme le jaune dans l'œuf».

Cosmogonies

Si les mythes relatant les origines du cosmos et de l'humanité sont par essence fondateurs, ils tentent moins d'expliquer les causes premières que de valider un état de fait. Aussi est-il rare que la Terre surgisse du néant: qu'elle apparaisse au terme d'un développement de nature organique ou qu'elle soit engendrée par un acte de création, sa matérialisation implique presque toujours des éléments préexistants.

D'autres mythes d'origines diverses relatent la création des humains et celle des êtres et des choses qui les entourent. Ils sont généralement liés au mystère de l'origine du feu qui, dans de nombreuses religions, reste un élément primordial du culte. Le feu est souvent apporté aux hommes par un oiseau: ainsi en est-il chez les Toradjas des Célèbes (Indonésie) et les Tlingits d'Amérique du Nord; de même est-ce à un oiseau que les ancêtres des Lenguas du Paraguay ont dérobé la flamme. En Australie, c'est un roitelet qui porte le feu aux hommes: on explique ainsi la marque rouge de sa queue (au siècle dernier, on a recueilli en Normandie un mythe semblable). Salomon Reinach a démontré par ailleurs qu'en Grèce, à l'origine, ce n'est pas Prométhée mais l'aigle qui vole à Zeus le feu pour le donner aux hommes. On peut assimiler à tous ces mythes relatifs à l'origine de l'humanité le récit de la Genèse où Yahvé crée l'homme à son image et façonne Ève à partir d'une côte prise à Adam. L'homme sera le plus

souvent modelé avec de l' argile: en Babylonie par Enlil, en Égypte par Khnoum sur un tour de potier. D' autres mythes font naître l' humanité d' un végétal. Ainsi, dans la mythologie germanique, Odin et deux de ses frères font-ils sortir de deux arbres le premier couple humain: Ask et Embla. Cette croyance se retrouve au Moyen Âge en Westphalie, où l' on prétendait que le Christ avait créé les premiers hommes en métamorphosant des chênes. Selon le Bundehish, livre sacré persan, le premier couple serait né d' un pied de rhubarbe. Enfin, un mythe des tribus australiennes de Melbourne fait apparaître le premier homme dans un bouquet de mimosa.

Le ciel, la terre et les corps célestes

Toutes les traditions s' accordent pour affirmer qu' à l' origine le Ciel et la Terre étaient étroitement unis. Dans la mythologie égyptienne, Shou (l' Air), sorti des eaux primordiales, s' est glissé entre Geb (la Terre) et Nout (le Ciel), soulevant celui-ci pour en faire le firmament. Chez les Maoris de Nouvelle-Zélande, c' est Tanemahuta (ou Tutenganahau), l' un des enfants du Ciel (Rangi) et de la Terre (Papa), qui sépare ces derniers, alors qu' à Tahiti une plante soulève le Ciel qui sera mis en place par le dieu Rou. En revanche, chez les Zuñis du Nouveau-Mexique, c' est la Terre elle-même (Aouitchin Tsita) qui repousse son époux céleste (Apyoyan Tachu), avec lequel elle se trouvait cependant unie à l' origine.

Donnée d' emblée dans de nombreuses mythologies africaines, la Terre est, dans d' autres traditions (Asie, Amérique du Nord), pêchée par un personnage plongeant au sein des eaux primordiales. Souvent fruit de l' union des dieux du ciel et de la terre, le monde peut encore naître du chaos originel sous l' effet vibratoire de la parole divine (Polynésie). D' autres tribus polynésiennes voient dans l' œuf cosmique l' origine de toute chose, un thème que l' on retrouve en Europe et au Tibet, où l' œuf est lui-même engendré par les cinq éléments primordiaux et où sa division donne naissance aux premiers êtres, point de départ mythique des divers clans et dynasties.

En général, la terre représente le principe maternel et le ciel le principe paternel. En Égypte, cependant, Nout (le Ciel), que symbolise la vache céleste, est une divinité féminine. Dans les Veda de l' Inde ancienne, la voûte étoilée est également représentée par la vache céleste Aditi, bien que le ciel lui-même soit assimilé à une divinité masculine Dyaus, que l' on a rapprochée du Zeus grec. Dyaus et Prithivi (la Terre) sont considérés comme les parents universels, Dyaus ayant par ailleurs pris la place de la vieille divinité du Ciel, Varuna, qui est l' ordonnatrice du monde.

La mythologie grecque

Elle aussi met en tête de son panthéon un dieu céleste, Ouranos, qui, avec la Terre (Gaia), engendrera des êtres monstrueux, les Cyclopes, les Titans et différentes divinités primordiales, dont Cronos, dieu créateur assimilé plus tard au Temps (Kronos). Ouranos enfermait ses enfants dans le sein de la Terre. Celle-ci les poussera à la révolte, et Cronos finira par détrôner son père pour régner à sa place sur l' univers. Cronos doit être considéré comme le chef de la deuxième génération des dieux helléniques: il n' est pas un dieu du Ciel, mais il épouse sa sœur Rhéa, qui est une déesse de la Terre. Avec elle, il engendrera la troisième génération de dieux: Hestia, Déméter, Héra, Hadès, Poséidon et Zeus. Afin de n' être pas détrôné par l' un d' eux comme l' avait prédit un oracle, Cronos avalera ses enfants, excepté Zeus que Rhéa cache en Crète. Zeus enfin terrassera son père et régnera à sa place, conservant la souveraineté du ciel, tandis que Poséidon recevra la mer en partage et Hadès le monde souterrain.

Le mythe du Soleil

Ailleurs également le ciel est assimilé au dieu suprême: ainsi le Tengri des peuples altaïques (turco-mongols), qu' on a rapproché du Dingir des Sumériens. Dans de nombreux autres mythes, c' est le Soleil, l' œil du Ciel, qui remplit ce rôle: aux Indes, Sōrya est l' œil de Varuna, en Grèce Hélios celui de Zeus. En Égypte, Rê, divinité solaire, était censé avoir régné sur la terre parmi les dieux et les hommes: ces derniers s' étant révoltés contre lui, il enverra pour les châtier son œil, la déesse Sekhmet; devenu vieux, il parcourra chaque jour le ciel dans une barque, passant la nuit dans le monde inférieur. Selon un mythe australien, le Soleil descend également la nuit dans le monde des Morts, et il y reçoit une peau rouge de kangourou qu' il revêt au matin. Enfin en Égypte le Soleil se déplace dans une barque, c' est dans un char tiré par des chevaux que Sōrya aux Indes ou Hélios en Grèce s' élancent dans le ciel; de même dans l' Avesta des Perses, un hymne dit: «Lève-toi, Soleil, aux chevaux rapides ...» Le soleil apparaît souvent comme le symbole le plus important de nombreuses mythologies. Les pharaons

égyptiens se voulaient fils de Rê. De la même façon, Manco Cápac, premier Inca du Pérou, se proclamera fils du Soleil et s' imposera en tant que héros civilisateur.

Dans les mythologies des peuples évolués, le soleil est presque toujours assimilé au principe mâle et la lune au principe femelle. Mais l' inverse se produit dans de nombreuses contrées d' Afrique, en Australie, en Amérique et en Asie.

Le mythe aztèque

Selon le mythe aztèque de la création, les quatre premiers Soleils subirent une destruction violente. À la suite de cela, les dieux s' rassemblèrent afin de créer un nouveau Soleil et une nouvelle humanité; le premier couple façonné, un couple de dieux, s' immola par le feu pour donner naissance au nouveau Soleil et à sa compagne, la Lune; mais les astres issus du sacrifice demeuraient immobiles, et le couteau d' Ecatl dut répandre le sang de tous les dieux pour donner le mouvement à ces astres. À la fois origine et justification des sacrifices sanglants rituellement pratiqués par les Aztèques dans le dessein de nourrir et de prolonger le cinquième âge du monde, ce mythe illustre, outre la nature des devoirs de l' homme envers les dieux, les thèmes fréquents du renouvellement et de la création réitérée.

Le mythe de la Lune

La Lune apparaît en général comme la sœur ou le frère du Soleil: ainsi en Grèce, Artémis, déesse de la fécondité et des fauves identifiée à la Lune (Séléné), est la sœur d' Apollon assimilé au Soleil (Hélios); au Japon, le dieu Izanagi fait sortir de son œil gauche la déesse -Soleil Amaterasu et de son œil droit le dieu-Lune Tsukiyomi; au Pérou, Manco Cápac est le frère et l' époux de Mama Oello, la Lune; il en va de même pour Freyr et Freyja, le Soleil et la Lune des Scandinaves. Dans l' Inde védique, enfin, les noces de Soma, dieu lunaire, avec Sōrya, Soleil femelle, représentent l' archétype du mariage humain.

De ces unions peuvent naître les étoiles. Pour les Nantras de Malacca, le Soleil et la Lune avaient chacun leurs enfants: de peur que leur chaleur ne détruise les hommes, ils décidèrent de les avaler: le Soleil dévora les siens, mais la Lune les cacha, apprenant cette ruse, le Soleil poursuivit la Lune pour la tuer (ce qui explique les phases de la Lune et la disparition des étoiles pendant le jour). Dans un mythe de Lettonie, le Soleil fécondé par la Lune enfante les étoiles: la Lune ayant été infidèle, le Soleil la poursuivit à travers le ciel pour la couper en morceaux à coups d' épée.

En Babylonie, le dieu-Lune Sin est le père de la planète Vénus. Ashtart (l' Innina des Sumériens). Dans l' ancien Mexique, où la planète Vénus (Xolotl) occupe une place importante dans le comput du temps, cet astre est identifié au dieu Quetzalcóatl (le serpent à plumes), divinité civilisatrice et aussi dieu qui meurt et qui renaît.

Phénomènes célestes et terrestres

Parmi les phénomènes météorologiques, l' orage est celui qui a peut-être le plus marqué l' imagination des hommes. À Babylone, Adad est à la fois le dieu des Orages, du Vent et de la Pluie. Il tient la Foudre à la main et son animal symbolique est le taureau. Chez les Hittites et les Hourrites, l' orage est provoqué par la déesse Soleil d' Arinna, ville sainte d' Anatolie, qui chevauche les nuages sur son char. De même Zeus, dieu du Ciel, est décrit par les Grecs tenant en main les «rênes du Tonnerre». En Scandinavie, c' est sur un char tiré par des boucs que Thor, fils d' Odin, parcourt le ciel orageux. Dans l' Inde védique, le dieu guerrier Indra, qui tient la Foudre est surnommé le Taureau et chevauche le cheval-Soleil. En Amérique du Nord, le char de l' Orage est remplacé par l' oiseau du Tonnerre, dont les ailes, en se déployant, produisent un fracas qui ébranle le ciel (selon un mythe iroquois, la foudre n' est autre que la flèche que cet oiseau lance contre ses ennemis).

Le feu

À un autre phénomène, le feu Saint-Elme (sorte de flamme que l' orage allume parfois aux mâts des vaisseaux), sont rattachés divers mythes, dont le plus connu est celui des Dioscures. Pour les marins grecs, deux flammes apparues au mât d' un navire représentaient un signe favorable: elles symbolisaient les Dioscures Castor et Pollux, dieux jumeaux sauveurs. Castor était le fils mortel du roi Tyndare et Pollux le fils immortel de Zeus, qui aurait approché Léda, sa mère, sous la forme d' un cygne. On trouve une histoire semblable dans les Brèhmana védiques: celle des Açvin, jumeaux divins conducteurs de chevaux, qui assistent les hommes dans les combats et lors des tempêtes en mer.

Les mythes de la destruction de l'humanité, qui impliquent généralement une conception cyclique du temps, sont également très répandus. Dans la mythologie germanique, à la fin de chaque cycle cosmique, les êtres divins, Vanes et Ases, entrent en conflit avec les Géants, habitants de l'enfer, qui incendient le monde (la destruction annonçant toujours une nouvelle ère de création).

Textes bibliques et traditions

Le cataclysme destructeur le plus célèbre reste cependant le déluge. Le récit qu'en fait la Bible trouve en réalité son modèle dans l'épopée babylonienne de Gilgamesh. Il est à remarquer que dans ce texte, lorsque Outa-Napishtim (le Noé babylonien) s'apprête à relater son aventure, il précise bien qu'il s'agit là d'une chose secrète, d'un mystère des dieux: le dieu à l'intelligence, Enki, lui commande de construire un bateau et d'y embarquer les espèces vivantes; pendant six jours et sept nuits, Adad verse la pluie et fait souffler la tempête; le bateau s'arrête alors sur le mont Nizir, où il reste retenu sept autres jours, puis Outa-Napishtim lâche une colombe et une hirondelle, qui reviennent, et un corbeau, qui découvre la terre émergée. On retrouve des mythes diluviens similaires en Grèce, en Asie centrale, en Indochine, à Tahiti, dans les îles Fidji. Un mythe australien raconte que toutes les eaux du monde se trouvaient jadis réunies dans le corps d'une grenouille; assoiffés, les animaux tentèrent de la faire rire; une anguille y parvint par ses contorsions, et la grenouille vomit les eaux, qui provoquèrent un déluge. On trouve au Pérou (région de Cuzco) la tradition d'un déluge destructeur; chez les Chibchas de Colombie, l'épouse du héros civilisateur Bochica fit grossir magiquement une rivière, dont les flots inondèrent la vallée de Bogotá. Enfin, les Aztèques conservaient une tradition selon laquelle le monde aurait été détruit quatre fois: par des jaguars, un ouragan, des éruptions volcaniques et un déluge.

Les phénomènes naturels

Comme tous les grands phénomènes géologiques, les volcans et les tremblements de terre ont suscité également des floraisons de mythes. Selon les mythographes grecs, la Terre et le Tartare enfantèrent un monstre mi-homme, mi-dragon, Typhon; ce dernier entra en lutte avec Zeus, qui le foudroya et jeta sur lui le volcan Etna (les flammes du cratère seraient crachées par le géant prisonnier). Poséidon, «l'ébranleur du sol», était pour sa part le dieu des tremblements de terre – bien que les mythes classiques qui lui sont rattachés révèlent plutôt un caractère marin. Les mythes polynésiens sont plus explicites: à Tahiti, quand le grand dieu Tangaroa étreint la déesse-Terre Ohina Tuararo, le sol tremble; à Hawaii, le même phénomène se produit au moment où le dieu souterrain Kane-Lwuhanoa se retourne sur le ventre; dans les îles Samoa, en Océanie, c'est le demiurge Maui, vaincu et exilé dans la terre par son petit-fils, qui s'éveille; les Indiens Jumas du Mexique croient qu'un démon souterrain éveillé par les mauvaises actions des hommes manifeste son mécontentement en changeant brutalement de position.

L'eau

On constate enfin que toutes les traditions ont peuplé la terre, les forêts, les montagnes, les cours d'eau, la mer d'une foule de divinités secondaires, qui occupent une grande place dans le folklore propre à chaque pays. En Grèce, les nymphes se divisent en dryades, naïades, napées, néréides, océanides et oréades pour animer jusqu'aux plus petits tressaillements de la nature, et on leur voue les sources aux vertus thérapeutiques. Si la plupart des nymphes sont des divinités impersonnelles, d'autres sont individualisées par des mythes comme celui de Daphné, qui, pour échapper aux entreprises d'Apollon, se métamorphose en laurier. Les divinités des eaux revêtent souvent une forme animale, et plus particulièrement celle du taureau ou de l'étalon. Virgile parle du Tibre cornu. De même les lacs d'Écosse sont-ils habités par un taureau des eaux – quand ce n'est pas par un cheval fabuleux, le Kelpy (fautil voir là l'origine de la légende du monstre du loch Ness?). En Asie centrale, Khoroghhou sort des flots de l'Oxus sur un cheval, alors que le Pégase grec fait jaillir d'un coup de sabot la célèbre source d'Hippocrène sur le flanc du mont Hélicon.

Les pèlerinages

Acte essentiel de la vie spirituelle et manifestation de la ferveur populaire des religions orientales et occidentales, le pèlerinage se traduit par le déplacement de la foule des dévots vers des lieux sacrés, où le fidèle, au terme d' un voyage qui par ses difficultés a mimé l' ascèse intérieure, ressent d' une manière privilégiée la présence de Dieu ou des intercesseurs, saints ou sages, entre l' homme et le monde divin.

Un phénomène universel

Dès la plus haute Antiquité, dans l' Égypte pharaonique, les cités d' Héliopolis et de Busiris attiraient les dévotions, comme aussi Bubastis et ses rassemblements de fidèles, que l' historien grec Hérodote a décrits. À Thèbes et à Memphis existaient aussi d' autres lieux de pèlerinage, tout aussi populaires. Dans la Grèce antique rayonnaient les lieux sacrés de Delphes, où Apollon rassemblait les Hellènes autour de son oracle, et d' Épidaure, sanctuaire du dieu guérisseur Asclépios (Esculape).

Des lieux de vénération

Éphèse, sur la mer Égée, consacrait à Artémis un temple qui compta parmi les Sept Merveilles du monde, tandis que, plus à l' est, la Palestine des Hébreux s' honorait des tombeaux des patriarches (notamment celui d' Abraham, près d' Hébron) et rassemblait ses tribus à Sichem et à Jérusalem, autour du Temple de Salomon.

Dès les premiers siècles de la chrétienté va se constituer un triangle spirituel qui a pour sommets Rome, la cité de saint Pierre, et, aux confins orientaux et occidentaux du christianisme, Jérusalem et Compostelle, cité qui, selon une légende, fut la dernière demeure de l' apôtre saint Jacques. À l' intérieur et aux alentours de ce triangle de spiritualité, les lieux de pèlerinage mineurs vont se multiplier comme autant d' étapes sur les voies royales des cités saintes. Le Moyen Âge sera la grande époque des pèlerinages chrétiens: sur les multiples parcours menant au "champ de l' étoile"(Compostelle) de Saint-Jacques, les pèlerins font halte, qui au Mont-Saint-Michel, qui à la Madeleine de Vézelay. L' Italie multiplie les lieux de pèlerinage, avec Assise, où repose saint François, Sienne, la ville de sainte Catherine, mais aussi Padoue ou Turin, où l' on vénère le Saint-Suaire. Le monde alémanique voit Cologne célébrer les Rois mages, tandis qu' Aix-la-Chapelle attire les foules moins pour Charlemagne que pour la robe de la Vierge et les langes de Jésus. En Pologne, les villes de Cracovie et de Czzstochowa voient s' agenouiller les fidèles devant la Vierge noire, à la limite d' un monde slave qui, au-delà de la Vistule, s' est engagé dans le giron de l' Église orthodoxe. Là, les grands lieux sacrés ont pour nom Kiev et les soixantetreize sépulcres de ses saints, Notre-Dame de Kazan et, bien entendu, Moscou, "la troisième Rome".

Dès sa colonisation et sa christianisation, le Nouveau Monde devient terre de mission, et les sanctuaires vont naître au fil des générations: Guadalupe, au Mexique; Santa Rosa, au Pérou; Chiquinquirá, en Colombie; Sainte-Anne-de-Beaupré, au Québec. Sur ces lieux sanctifiés par les colonisateurs hispaniques, les masses indiennes et métisses vont souvent greffer d' anciennes croyances précolombiennes qui seront plus ou moins intégrées au christianisme, souvent implanté de force.

L' islam a fait du pèlerinage à La Mecque l' une de ses cinq prescriptions fondamentales. Quant à l' Inde hindouiste, au monde extrême-oriental voué aux divers courants du bouddhisme ou, au Japon, du shintoïsme, ils s' étaient couverts, au cours des siècles, de sanctuaires consacrés.

Un acte de purification

L' étymologie du terme *pèlerin* fait de ce dernier un individu à la fois "étranger" et "en partance". C' est, en somme, un "étranger de passage". Car celui qui accomplit physiquement et spirituellement une démarche pèlerine s' éloigne vers un ailleurs— le lieu saint — où il va rompre avec ses habitudes de comportement et de pensée, pour redevenir, au terme du voyage, plus profondément lui-même. Non pas errant ni simple voyageur, le pèlerin est un "mutant virtuel", car, traversant un espace sacré, il espère en revenir imprégné, transformé, transfiguré.

Le simple fait de quitter son village natal ou son pays pour braver les difficultés et les dangers de la route vers le lieu sacré place déjà le pèlerin dans l' univers de la sainteté. L' individu qui part pour Lourdes ou pour Bénarès est un voyageur en état de grâce.

Ce départ, qui répond à une pulsion individuelle ou collective, est une rupture. Rupture avec les gestes quotidiens du labeur, avec les usages sociaux, qui se voient d' une certaine manière abolis au profit d' une demande spirituelle. Toutefois cet acte délibéré d' abandon provisoire du cadre socioculturel est soumis à la stricte observance de droits et de devoirs à l' égard de ceux qui restent: cela signifie que le pèlerin, le temps de son absence, est capable d' assurer la subsistance des siens et que toute dette d' argent ou de sang qu' il a pu contracter est éteinte. Le pèlerinage n' est ni échappatoire ~~ni~~ fuite, contrairement à l' image qu' en donnera Rabelais. L' Occident chrétien a tendu à privilégier le pèlerinage en tant qu' effort, énergie participatrice, engagement corporel et spirituel, alors que l' Orient s' est sans doute plus attaché à l' acte pèlerin pur lui-même, au prestige qui entoure l' individu ayant accompli le long déplacement.

Le renouveau spirituel du pèlerin est signalé aux yeux de tous. Celui qui part vers Saint-Jacques-de-Compostelle (le jacquet, le jacquaire) revêt le plus souvent un accoutrement particulier: il se couvre d' un manteau (la pèlerine) et d' une coiffe, décorée d' une coquille, se charge d' une besace, d' une gourde et, symbole de la marche, d' un bâton. C' est en cet attirail qu' il marche vers l' étape ultime d' un voyage scandé par les multiples haltes dans les sanctuaires intermédiaires qui l' hébergent et où liturgies et récits intègrent son périple à l' aventure merveilleuse des héros et des saints. Car le véritable pèlerinage s' accomplit à pied: outre le cheminement, le pèlerinage intègre l' idée d' un chemin de croix, jalonné de terres ingrates et de bandits, et les textes religieux occidentaux et orientaux insistent sur la multiplication des mérites de celui qui va à pied. Et si au sein de son groupe il arrive en tête, il recevra le sobriquet de "roi" ou "rey", désignation que beaucoup de pèlerins français ont conservée comme nom de famille sous la forme Leroi ou Leray.

Mais les périls rencontrés sont autant d' actes de purification. Ils apparaissent comme nécessaires et vivifiants. D' autant que les autorités ecclésiastiques et civiles chrétiennes en sont venues à infliger des pèlerinages expiatoires aux pécheurs. Les pèlerinages lointains, comme Jérusalem, amèneront ainsi, par la difficulté même de leur entreprise, certains riches pécheurs à se faire remplacer par un "homme" rémunéré.

Recherche de secours et de ressourcement

Subjectives et sociales à la fois, les raisons profondes du départ en pèlerinage restent difficiles à cerner. Il semble que, dans nombre de cas, le fidèle recherche moins la grâce qu' il ne demande une grâce. Il va supplier la divinité toute-puissante ou miséricordieuse de lui accorder la santé, la longévité, le succès dans une entreprise, des enfants pour perpétuer sa lignée. Il s' agit de la tentative d' établir un pacte avec une puissance sacralisée ou avec l' un de ses représentants, saint ou avatar d' une divinité, intercesseur auprès d' un divin supérieur.

Toutefois, le pèlerin n' est pas forcément demandeur, et il peut seulement désirer honorer son dieu, venir vénérer les lieux où il s' est manifesté. Ainsi, au Moyen Âge, disait-on que le pèlerin "visite" la Vierge ou un saint. Culte dévotionnel qui se traduit par des prières, des marques d' adoration. On peut voir dans cette conduite une sorte de vassalité spirituelle, une offrande mystique de sa personne devant l' image sacrée.

Cette ferveur débouche sur une exaltation du dieu. À cet instant, le pèlerinage apparaît comme un souci de mutation spirituelle, un désir profond de s' abreuver à sa foi et à la divinité adorée, urrite de passage. Cette soif de foi apparaît comme une demande essentielle de ressourcement mystique.

Lieux saints, lieux sacrés

Qui dit ressourcement dit aussi source. Dès la plus haute Antiquité païenne, les lieux de pèlerinage sont souvent liés à un puits ou à une source dispensateurs de vie. Ils sont aussi associés aux sources du pouvoir surnaturel, aux montagnes proches du ciel, à l' image de la Grève avec l' Olympe où demeurent les dieux. Il s' agit bien souvent de sites grandioses ou inquiétants, comme des grottes, qui semblent être la porte d' un monde souterrain où règnent les puissances invisibles.

Toutefois, il arrive que le croyant recherche dans le lieu sacralisé un espace marqué par la légende: tantôt c' est un endroit où l' on croit reconnaître l' ~~emplacement~~ empreinte du pied de Vishnu (Gaya, en Inde), tantôt un endroit où ont eu lieu des apparitions surnaturelles (Lourdes, Fátima). En ces lieux habités par le divin l' homme a voulu immortaliser l' événement par l' érection de signes, de statues: vierges d' Europe ou bouddhas de l' Inde ou du Japon.

Les objets de dévotion

Autre signe majeur et qui jalonne tout l' espace religieux de l' Orient à l' Occident: la relique, corps de saint enfermé dans son sépulcre, cadavre momifié ou ossements enchâssés, sertis dans des métaux précieux. Les tombes, les restes divers attachés à la mort (linceuls, comme le Saint-Suaire de Turin, flacon de sang desséché de saint Janvier, à Naples) appartiennent à la fois à la vie, à la mort et à l' éternité. Ces "objets sacrés" sont, à leur manière, un lien entre vie, mort et au-delà divin. Car dans ces reliques du folklore macabre, le pèlerin côtoie la limite, la frontière entre le corps vivant et l' imputrescibilité. Cet entre-deux, qui tient une place prépondérante dans nombre de lieux de pèlerinage – notamment sous la forme de sépulcres contenant ou non des corps réputés intacts – entretient l' idée d' immortalité, d' éternité des corps et des âmes.

Ce culte des reliques a atteint toutes les facettes de l' adoration, et l' on trouve, à Ceylan, une dent du Bouddha et, un peu partout dans la chrétienté, des morceaux de la "vraie Croix". À l' époque des croisades, à un moment où, entre Orient musulman et Occident chrétien, les routes de conquêtes et de négoce se croisent, ce culte reliquaire prit une telle importance qu' on alla jusqu' à organiser des expéditions pour récupérer ces reliques et les exposer dans des édifices devenus eux-mêmes buts de pèlerinage. Dès le VII^e siècle, les moines de l' abbaye de Fleury ne s' étaient pas emparés des restes de saint Benoît conservés au Mont-Cassin? Esprit, symboles et objets matériels devenus reliques sont ainsi inscrits dans un même réseau mystique.

Mais le lieu sacré suffit souvent au pèlerin dans sa recherche de spiritualité. Aller en Terre sainte signifie, pour le chrétien, mettre ses pieds dans les empreintes de Jésus; il s' agit là d' un parcours vers la "réalité" christique, vers la substance même de Jésus, et, partant, vers la consubstantialité divine. Mais ce qui est vrai pour les pèlerins de Jérusalem l' est aussi pour les musulmans se rendant à La Mecque, considérée comme la "maison de Dieu". Cet aller vers Dieu se retrouve encore dans le monde hindouiste, où les pèlerins cherchent, en se plongeant dans le Gange, à Bénarès, à s' immerger dans le sacré lui-même. Toujours en Inde, il est admis que le pèlerin qui meurt en accomplissant le grand pèlerinage de Puri est assuré de retrouver l' Absolu; c' est le nirvana. Le vrai pèlerinage est alors le pèlerinage sans retour.

Rituels et festivités

S' il possède ses lieux de ferveur, le pèlerinage possède aussi ses temps privilégiés. C' est la tradition qui détermine l' époque du pèlerinage, mais ce calendrier se constitue la plupart du temps en marge des étapes essentielles de l' histoire religieuse des fidèles: Pâques ou la Pentecôte chez les chrétiens, les derniers mois lunaires pour les pèlerins de La Mecque, un cycle de douze années pour les hindouistes se rendant à Hardwar sont les jalons des grands moments de ferveur religieuse. Ainsi, détaché du cérémonial traditionnel de la basilique, de la mosquée ou de la pagode, le pèlerinage s' inscrit dans une religiosité différente, dans un rythme spécifique mais tout aussi intense, même si les rituels pèlerins sont encadrés et récupérés par l' institution religieuse. Si cette dernière, grâce à son clergé, a réussi à imposer des liturgies rituelles, des pratiques sacramentaires lors des pèlerinages (confession, messe, communion pour les chrétiens), il n' en reste pas moins que les processions pratiquées à l' occasion des grands rassemblements de pèlerins possèdent leur caractère propre, en marge de l' Église dont ils estompent pour un temps l' image.

Ces caractéristiques indépendantes liées à l' accomplissement du pèlerinage ont généré des gestuelles spécifiques, lesquelles sont intimement liées au déroulement de ce dernier et en sont pour ainsi dire le prolongement direct: processions, circumambulations (autour du sanctuaire).

Le contact du sacré

Beaucoup de lieux de pèlerinage comprennent des fragments de matière sacralisée (roches, icônes, statues) et des sources, des bassins sacrés (Inde), des vasques servant à des ablutions (immersion à Lourdes). Il semble y avoir demande, exigence de palpation, de contact physique avec le sacré: tantôt un reliquaire, un chapiteau, une statue, la pierre noire de la Kaaba; tantôt, comme au Tibet, une manipulation des moulins à prières sur lesquels sont inscrits des versets bouddhiques et que l' on s' emploie à faire tourner à l' infini comme pour en dévider les écritures religieuses. Et ce contact physique est censé posséder des vertus thérapeutiques. On en arrive à plonger des malades, des infirmes dans une eau réputée miraculeuse, à désirer capter tactilement une énergie bénéfique, salvatrice.

L' offrande

Autre gestuelle de participation: l' offrande. Cette dernière semble rappeler d' anciens sacrifices propitiatoires ou déprécatoires au cours desquels les fidèles offraient aux divinités des fruits de la terre (semences, holocaustes d' animaux). Dès l' Antiquité, ces sacrifices "en nature" ont été remplacés progressivement par des offrandes plus symboliques: encens, myrrhe, bougies montées ou non sur chandeliers.

Par la suite, l' on a substitué à cette offrande une obole, ou offrande en numéraire. On atteint ici un moment important du rapport du fidèle avec le divin, dans lequel il apparaît que tout contact avec un dieu s' établit sous une forme de négoce. Il s' agit en somme de payer la bonne fortune, la guérison, le vœu. Et si le vœu a été exaucé, un *ex-voto* peut être offert par le pèlerin chrétien.

Le sacré et le profane

D' autre part, le pèlerinage, sous presque toutes les latitudes, comporte un caractère festif. Dès la plus haute Antiquité les pèlerinages semblent bien avoir été accomplis en parallèle avec des festivités traditionnelles, le plus souvent liées à des rites agraires. Ainsi les grands rassemblements pieux de Jérusalem mentionnés dans divers chapitres de la Bible — la fête des pains azymes notamment — sont-ils en correspondance évidente avec un culte lié au calendrier agricole. Il en est de même en Inde, à Puri ou à Chidambaram. Tout se passe comme s' il y avait survivance de rituels appartenant aux cultures paysannes primitives.

À partir du Moyen Âge, les festivités d' origine païenne ou profane vont se mêler aux cérémoniaux des pèlerinages en installant sur les alentours immédiats de ces derniers des foires, des spectacles. Ainsi en sera-t-il en Espagne avec les *romerías*, ou en Inde avec les *Kumbha Mela*.

De façon circonstancielle ou d' une manière élaborée, les fêtes se greffent aux grands pèlerinages, et il semble que cet agrégat joue un rôle en partie inconscient: la recherche du sacré, à travers les épreuves physiques du pèlerinage, la ferveur, le recueillement, amène le pèlerin à un état de tension exaspérée. Du coup, il en vient à chercher un exutoire dans ce qu' il connaît le mieux: le quotidien, avec ses contacts plus humains, ses nourritures terrestres, ses pulsions de vie. Toutefois, il ne semble pas que le pèlerin jouisse longtemps de ces fêtes. Le pèlerinage n' a rien à voir avec des saturnales ou un carnaval. La fête n' est qu' un moment passager. Le retour du pèlerinage est un acte important qui purifie celui qui l' a accompli, lui donne une épaisseur spirituelle. C' est le cas du musulman, qui, revenant du grand pèlerinage de La Mecque, peut se prévaloir du titre de *hadj*.

La foi sans intermédiaire

Par son caractère diversifié, le pèlerinage constitue un univers à lui seul. Il est dans l' ordre religieux, mais il se situe en dehors de ce dernier — sauf dans l' islam, qui fait du pèlerinage à la Kaaba une obligation. Le pèlerin, tout en faisant partie d' un ordre, d' une institution, d' une Église, garde un caractère indépendant. Alors que l' Église, au sens générique, impose ses dogmes, ses textes liturgiques, ses cérémoniaux, ses hiérarchies, ses ordres et sa discipline morale, le pèlerin choisit souvent de partir en dehors de toute discipline, individuellement ou collectivement, même si les institutions religieuses ont fait des pèlerinages leur affaire en les organisant, en les canalisant, en les encadrant.

Les objets, les buts du pèlerinage sont souvent en dehors des lieux ecclésiastiques: sources, pierres, montagnes. En ce sens, les autorités religieuses ne paraissent pas toujours capables de maîtriser les motivations des pèlerins, et il s' en faut de beaucoup que les apparitions ou les guérisons réputées miraculeuses soient inscrites par elles au bénéfice du divin: beaucoup de lieux de pèlerinage, en particulier dans la chrétienté contemporaine, ne sont pas reconnus de façon officielle par l' Église, qui témoigne de sa méfiance à l' égard de phénomènes jugés déviants et qui préfère imposer ses propres modèles de salut et de message divin.

Ainsi peut-on affirmer que le phénomène du religieux trouve avec le pèlerinage une sorte d' accident de terrain, une scission entre la foi primitive et celle de l' institution cherchant, à travers les écrits, les officiants, à structurer cette foi, à la stabiliser, à la discipliner. Si le pèlerin ne se situe pas en dehors des institutions religieuses, il n' en est pas moins vrai qu' il semble chercher des voies nouvelles, à la fois en lui-même et par lui-même, et en des lieux choisis par ses prédécesseurs. Il y a là une pulsion vers le sacré, une quête d' une altérité divine, un besoin profond de manifestations au sein desquelles

l'individu, projeté au milieu d'une collectivité mue par ces mêmes besoins, s'assouvit: le pèlerinage, ou l'instinct du sacré.

Chaque époque de l'humanité crée de nouveaux lieux sacrés, tandis que d'anciens disparaissent ou renaissent. Ces lieux "chargés" sont comme les émetteurs d'une surnature que les croyants s'efforcent d'approcher au plus près pour en recueillir les effets bénéfiques. C'est ainsi que chaque lieu de pèlerinage peut diffuser sa charge positive et que l'accumulation de ces multiples vertus peut amener les pèlerins à les visiter en chaîne, à l'intérieur de circuits de pérégrination. Ainsi existe-t-il toute une géographie de points de convergence et de rayonnement spirituels, dont une approche plus ou moins périodique assure le ressourcement du croyant partant en pèlerinage.

Cheminement physique et mental à la fois, le pèlerinage est aussi un parcours collectif: le pèlerin trouve sur le lieu consacré une confirmation de sa foi, du fait même que d'autres fidèles ont accompli conjointement une démarche identique.

Comme le pèlerinage s'accomplit hors du calendrier religieux, le contact avec le sacré apparaît plus comme une plongée dans l'extraordinaire que comme une liturgie institutionnelle (messe quotidienne ou dominicale, offrandes rituelles, commémoration).

Ainsi, le pèlerin, s'il accomplit bien les gestes et les rituels profondément inscrits dans sa religion, possède toutefois les siens propres, hérités de ceux qui l'ont précédé sur sa route. Le pèlerin paraît donc avoir davantage de liberté pour démontrer ou communiquer sa foi. Et il semble plus apte à sentir les signes du divin: ainsi, pour les catholiques, alors que le prêtre est le seul intercesseur dans l'eucharistie, qui renouvelle le sacrifice du corps et du sang du Christ, le pèlerin, lui, peut directement, sans l'intermédiaire de l'autorité pastorale, connaître sinon une apparition du moins une illumination. Tout se passe comme si le pèlerin se voyait attribuer à son tour le pouvoir de faire descendre le signe du divin sur lui ou ses semblables. Sur le lieu de pèlerinage, il ne semble plus y avoir de prêtres et de laïcs: il n'y a que des croyants ayant les mêmes chances d'accéder au divin. C'est dans ce sens que le pèlerinage contient sans doute une véritable image de fraternité humaine.

Ce pouvoir d'exister dans son corps comme dans sa conscience amène le pèlerin à une extériorisation de son être par le biais de moments de ferveur intense et communicative où le moi profond s'exalte, se dramatise jusqu'à se chercher dans une cosmologie divine dans laquelle il peut puiser tout à la fois une recherche de son origine, une explication de son existence et les mystères d'un au-delà. Car on ne saurait valablement expliquer le phénomène du pèlerinage sans avoir sans cesse à l'esprit qu'il y a là une démarche existentielle pour tenter de trouver un sens à la vie, à la douleur, à la mort et à l'éternité.

Ainsi, le pèlerinage part du sacré et revient au sacré. Il constitue une forme de voyage qui peut marquer à jamais celui qui l'a accompli. Accomplir un pèlerinage, c'est, selon l'expression de Claudel, "être tellement parti qu'on ne puisse revenir".

Les traditions locales

Nombre de pèlerinages sont marqués par des pratiques qui mêlent traditions païennes et rituels religieux.

Les arbres

Chez les bouddhistes, le banyan – sous lequel médita le Bouddha – est vénéré. Les Tibétains déposent au creux des arbres des figurines faites de glaise et d'ossements humains pulvérisés. Un peu partout, on noue des chiffons autour des branches en signe de dévotion.

La circumambulation

Tourner autour d'un sanctuaire reste fort courant dans le monde entier. À La Mecque, *le tawaf* impose de tourner sept fois autour de la Kaaba (dont trois tours à une allure saccadée), et le rite du *say* consiste à accomplir une septuple course en tournant autour des éminences de Marwa et de Safa.

Les clous

Longtemps, en Belgique, on a planté des clous sur les troncs d'arbres: à Soleilmont, un tilleul était ferré de 70 000 clous. Près de Pérouse, en Italie, les pèlerins flairaient un clou à odeur de violette. En

Bretagne, les pèlerins plantaient des épingles sur des statuettes représentant saint Laval (en fait un bienheureux).

L'eau

Elle joue un rôle purificateur et thérapeutique. À Lourdes, on baigne les malades dans la source miraculeuse; les eaux de Sainte-Radegonde, en Limousin, sont censées guérir les rachitiques. Les malades étaient les premiers à affluer auprès des fontaines et des sources qui flanquaient de nombreux pardons bretons.

Les particularités votives

À Caravaggio, dans le Milanais, il existe un pèlerinage pour les femmes battues. À Liège, en Belgique, on priait saint Antoine pour les voleurs et les prostituées. À Namur, on implorait le saint pour les ivrognes, et en France, dans le Vivarais, pour les enfants grincheux.

Les pèlerinages à lettres

Une tradition naïve amène des pèlerins à écrire aux personnages sanctifiés pour leur demander des grâces: à Saint-Gérard Magella, en Belgique, étaient déposées les missives d' amoureuses éconduites. En Bavière, des lettres étaient encore récemment adressées à saint Conrad, de Parzham, pour retrouver des prisonniers ou des soldats disparus.

Les pèlerinages d'animaux

Le bétail a été longtemps placé sous protection divine dans les sociétés rurales. Des pèlerinages où sont amenés des animaux existent encore en Italie, notamment à Assise. En Flandre, en Artois, les animaux de basse-cour ou d' étable y étaient bénis. En 1900, le pardon breton de Guillaumarc' h voyait encore affluer un demi-millier de chevaux, et à Saint-Gildas, toujours en Bretagne, il y avait encore, en 1954, une centaine de chevaux pour le pardon.

Les pierres et rocs

Les Hébreux déposaient des pierres sur le tombeau supposé de Goliath, et encore aujourd' hui beaucoup de juifs laissent des cailloux sur les tombes. Au Tibet, les pèlerins font des monticules de pierres (*labtcha*), tout comme au Maghreb, où les pèlerins font des tas de pierres près des marabouts. À La Mecque, l' un des rites du pèlerinage majeur consiste à lancer sept pierres sur l' un des trois tas existant près de Mina, geste qui passe pour remonter à Abraham et qui symbolise la lapidation de Satan. À Caldas de Vizela, au Portugal, les pèlerins de São Bento peignent des rochers en blanc.

Les hauts lieux de pèlerinage

Chrétienté

Czzstochowa

haut lieu du catholicisme polonais, où est vénérée une Vierge noire, abritée au couvent des Paulaner.

Fátima

en 1917, trois jeunes bergers portugais y furent les témoins de phénomènes surnaturels et de six apparitions de la Vierge (les deux dernières rassemblèrent des dizaines de milliers de personnes).

Jérusalem

après 393, date de la découverte du sépulcre supposé du Christ, la ville devient un lieu de pèlerinage. Les croisades et la légende de la "vraie Croix" attirent les foules sur les traces de la Passion.

Lorette

cette cité italienne est supposée, depuis le XIII^e siècle, abriter la “maison de la Vierge” apportée par les anges.

Lourdes

en 1858, la Vierge serait apparue à une jeune fille, Bernadette Soubirous, et l'Église authentifia les apparitions en 1862. Dans la source jaillie sous les doigts de Bernadette sont plongés des malades incurables.

Saint-Jacques-de-Compostelle

la légende y a placé les reliques de l'apôtre saint Jacques le Majeur, et dès 951 les foules ont afflué vers cette ville: au Moyen Âge, on comptait 500 000 pèlerins par an.

Islam

Karbala

situé en Iraq, ce lieu abrite le tombeau du petit-fils du Prophète, Husayn, fils d' Ali, assassiné en 680. C' est un des pèlerinages les plus fréquentés par les musulmans chiites.

La Mecque

lieu de pèlerinage à l' époque préislamique, la ville qui abrite la Kaaba est le but d' un pèlerinage qui constitue une obligation fondamentale de l' islam.

Mechhed

cette ville d' Iran honore la tombe de l' imam Ali-~~da~~ et réunit les musulmans chiites.

Hindouisme

Ayodhya

l' une des sept villes saintes des hindouistes est aussi vénérée par les bouddhistes (le Bouddha y aurait prêché sept années). On y célèbre chaque année le Ramanavami.

Hardwar

cette ville de l' Uttar Pradesh honore, à travers de nombreux temples, les dieux Vishnu et Çiva. Tous les douze ans s' y tint le gigantesque pèlerinage de Kumbha Mela.

Puri

cette ville de la côte du Bengale possède des temples voués à Vishnu et à Krishna. Grands pèlerinages, notamment lors de la fête du Rathayatra, où l' on promène les images des dieux sur de grands chars de bois

Le sacrifice

Le langage courant souligne principalement l' idée de renoncement contenue dans le mot "sacrifice", dont l' étymologie met en valeur le caractère religieux: *sacer facere* veut dire "rendre sacré". Cependant, le sacrifice est avant tout un rite dont le moment culminant est marqué par la destruction d' une offrande consacrée. Pouvant relever de l' histoire des religions, de la théologie ou de la psychanalyse, il est abondamment étudié par les anthropologues, qui, à la suite des grands pionniers que furent E.B. Tylor ou M. Mauss, en donnent des interprétations toujours renouvelées par les nombreuses recherches de terrain.

Du don à Dieu au don de Dieu

Le rite sacrificiel, parfois sanglant et violent, est attesté dans la plupart des sociétés. Les textes de l' Ancien Testament, les pratiques de l' hindouisme issues des traditions du védisme et du brahmanisme de l' Inde ancienne, les rites réservés aux divinités célestes ou chthoniennes de la Grèce antique, ou encore les sacrifices de captifs de guerre dans l' Empire aztèque de Tenochtitlán (Mexico) au XV^e siècle ne témoignent que partiellement de l' ampleur du phénomène. Néanmoins, le rite sacrificiel est inconnu chez certains Amérindiens du Nord et chez les Aborigènes d' Australie.

Quelques grandes traditions religieuses ont rompu, souvent radicalement, avec la pratique sacrificielle. C' est le cas du bouddhisme. Dans le christianisme, la théologie de saint Augustin, notamment, reformule l' idée du sacrifice en proposant une perspective strictement éthique d' l' acte religieux, fait de justice et de miséricorde, dont le fondement est le don fait par Dieu aux hommes, pour leur bénéfice, du Christ, son fils. La doctrine chrétienne s' articule autour d' un renversement de perspective: un Dieu qui se donne aux hommes, au contraire des sacrifices anciens. Les formes du sacrifice sont extrêmement diverses, et les théoriciens ont cherché à leur découvrir une logique commune. Mais l' idée qu' il y aurait un modèle type qui permettrait de rendre compte de toutes les façons de penser l' acte sacrificiel est désormais battue en brèche. Toutefois, quelques éléments focalisateurs permettent de repérer des traits communs aux différentes procédures sacrificielles.

Le sacrifice, offrande détruite

Destiné à des puissances (ancêtres, esprits, divinités, selon les contextes culturels), le sacrifice est un type d' offrande. Certains anthropologues empruntent volontiers au vocabulaire de saint Thomas d' Aquin le terme d' "immolation" pour désigner la façon dont on traite la matière oblatoire au cours du sacrifice. Il n' y a pas de sacrifice sans manipulation et destruction d' une offrande. Ce don participe d' un réseau complexe d' associations métaphoriques et métonymiques qui évoquent les idées, les connaissances, les croyances profondes des sacrifiants. Les littératures orales et écrites expriment en partie la dimension cosmologique de ces principes et de ces savoirs. Par leur mise en scène, les rites constituent aussi une réflexion. Pour assembler des thèmes, ils font appel à de multiples registres de signification: à travers le choix des espèces animales, de leur sexe, de la couleur de leur peau, par exemple. Les mystères et les paradoxes de l' existence composent un contenu généralement articulé en couples d' opposition: vie/mort, fécondité/stérilité, pur/impur, dette/rachat, sacré/sacrilège...

Pour se conformer aux exigences de la situation rituelle qui s' impose à lui, le sacrifiant dispose habituellement d' un ensemble d' options. Elles tiennent alors compte des circonstances qui ont déclenché le rite et de l' identité divine de son destinataire. Les jeux de substitution entre les catégories d' actions sacrificielles (libation, offrande végétale, immolation d' animaux) sont généralement définis par l' usage. Sur ce point, le modèle des Nuers est exemplaire. En principe, seule prend chez eux valeur de sacrifice la mise à mort rituelle d' un bœuf. Aucune autre offrande (lait, tabac, bière, céréale) n' est appropriée. Mais, en accord avec leurs postulats culturels profonds et les conditions pratiques du moment, les Nuers n' hésitent pas à substituer à l' animal une sorte de concombre sauvage qui pousse dans leurs champs de culture. Ailleurs, dans la conception védique (Inde), l' oblation authentique est celle de la personne même du sacrifiant, dont le corps profane est transformé en corps sacrificiel, consacré à l' issue d' une période d' ascèse; l' offrande visible, animale ou végétale, n' est qu' un substitut de cette offrande véritable.

On peut remarquer que les sacrifices humains sont souvent remplacés par des immolations d' animaux, voire par des offrandes végétales. C' est ce que montrent la mythologie et l' histoire des anciens

Grecs, ou les textes bibliques pour les Hébreux. En Inde, les sacrifices humains à la déesse Durga, interdits, furent remplacés par une offrande animale.

Le rôle du sang

Pour certains anthropologues, "sacrifier" a pris le sens restreint de "mettre à mort". Le sang versé donne alors au sacrifice toute sa valeur. Le statut du sang est toutefois relatif au contexte de chaque situation rituelle, ce que révèle fort bien la comparaison des trois orientations culturelles suivantes.

Au Nigeria, les poèmes chantés en l' honneur du dieu yoruba Ogun, protecteur des forgerons, des chasseurs, des guerriers et de tous les utilisateurs d' objets ou d' outils ~~de~~ fer, le dépeignent violent et menaçant. On dit d' Ogun qu' il tue volontiers, qu' il aime à se laver dans le sang plutôt que dans l' eau, que sa parure ruisselle de sang. Ses autels, situés sur les lieux principaux de la cité, le marché et le palais, sont aspergés du sang des chiens qu' on lui sacrifie régulièrement. Destructeur de vie, Ogun est appréhendé néanmoins comme un héros civilisateur, le fondateur de la communauté politique, le garant de la culture et du social.

Chez les Massas du Tchad, on ne fait aucune distinction terminologique entre sacrifice sanglant et sacrifice sans effusion de sang. Ici, les puissances responsables des maladies sont représentées comme des entités assoiffées de sang. Elles agissent aux dépens du bien-être des hommes, qui ne peuvent échapper à leur destin et dont la seule chance de garder la vie est de leur plaire en leur offrant un sacrifice. Mais celui-ci n' est pas obligatoirement sanglant. L' offrande de céréales, d' insectes ou d' un œuf peut suffire. En revanche, avoir été mêlé à une activité dangereuse, comme le creusement d' une tombe ou l' énonciation d' une malédiction, implique toujours un rite sanglant, mais ce dernier est une purification qui n' est pas conçue comme un sacrifice: il n' est dédié à aucune divinité et vise à l'apaisement du patient.

Au Kenya, les Taitas accordent une attention particulière aux modalités de la mise à mort rituelle d' un animal. Avant d' être égorgé, ~~celui~~ celui doit être mis en état d' inconscience. Le plus souvent, il meurt étouffé. Son sang, recueilli, est joint à l' offrande de viande destinée à la divinité et au repas que se partagent les sacrifiants pour clore le rite. Aucun rite religieux taita n' est sanglant, tandis que dans les rites dont la fonction est politique et judiciaire, la mort de l' animal implique une certaine violence, et le sang versé est mélangé aux préparations thérapeutiques qui sont ingérées par les participants.

En définitive, la mort rituelle d' un animal n' implique pas nécessairement un sacrifice. Tout un ensemble d' éléments détermine la sémantique de l' offrande animale: les modalités de traitement avant la mort, la technique de mise à mort, l' usage du corps (découpe, partage, consommation), la position de l' acte sacrificiel au sein de la chaîne d' actions qui composent le processus rituel – chez les Nuers, l' animal est présenté à la divinité avant d' être consacré, on procède à une invocation puis à l' immolation. En Indonésie orientale, le sacrifice du buffle n' est qu' un moment d' un vaste programme cérémoniel de plusieurs jours. Ce n' est qu' après avoir convoqué les esprits ancestraux par des prières et la promesse d' un festin, après avoir identifié parmi eux les responsables des maux de la communauté, après s' être assuré de leur participation par un sacrifice de volailles, en prenant à témoin l' ensemble des puissances par des offrandes de boisson et de riz, que l' on peut enfin mettre en scène la mort du buffle le plus ancien, celui qui appartient au parrain de la cérémonie. Sont ensuite tués les buffles (jusqu' à une centaine selon l' occasion et le nombre de participants) de ceux venus se joindre à cette célébration violente. Mais le rite sacrificiel ne s' achève pas là. Les viandes sont généreusement distribuées tandis que les devins inspectent le foie, le cœur et la vésicule de chaque animal pour déterminer si les esprits ont bien accepté l' offrande.

Les participants

Dans la dramaturgie sacrificielle, la structure de participation est complexe. Elle comporte toujours au moins trois termes: le sacrifiant (individu ou groupe qui offre le rite); un objet sacrifié; un destinataire (unique ou pluriel, qui est diversement représenté). On peut ajouter à cet ensemble le sacrificateur (le sacrifiant en personne ou bien un officiant dont la fonction est spécialisée et parfois héréditaire), qui exécute le rite. Cette structure situe les rôles principaux. Or ce qui importe dans le sacrifice, ce sont justement les liens multiples qui se tissent et se dénouent entre les différents personnages engagés dans le rite. En effet, le drame sacrificiel consiste en une série d' identifications successives, qui peuvent se faire dans les deux sens, entre les pôles extrêmes, celui du sacrifiant et celui du destinataire (divin), l' objet offert constituant le lieu où se joue la rencontre des hommes et des dieux et où se donnent à voir les figures de l' humanité et de la divinité, de l' animalité et de la violence.

Par ses procédures, le sacrifice se situe, comme les autres rites, dans la temporalité de l' action. En ce sens, il vise toujours à transformer une réalité, à faire événement en engageant l' ensemble des participants. Mais il dit aussi quelque chose, et on ne s' étonnera pas que dans certaines cultures le sacrifice évoque ou réactualise les récits cosmogoniques. Ainsi, dans l' hindouisme, l' hymne d' *Rig-Veda* fait du sacrifice du *purusha-prajapati* ("Homme-Maître des créatures") le principe structurant cosmos et société. Ce sacrifice primordial instaure la hiérarchie des quatre *varna* (la structure sociale des castes hindoues à partir du corps de l' homme cosmique) et une dette de naissance envers les dieux, que les rites continuellement exécutés par les hommes tentent de régler.

Interprétations

Tous les détails du dispositif sacrificiel (personnages, autels, offrandes, traitement de l' animal, instruments du sacrifice, gestes, temps et lieux du rite, etc.) ont un sens. De surcroît, à la description de chaque situation spécifique font écho d' autres observations.

Les spéculations des anthropologues du XIX^e siècle furent dominées, pour l' essentiel, par la question des origines. E.B. Tylor (*Primitive Culture*, 1871) imagine le sacrifice comme une transaction gouvernée par la logique du donnant-donnant: les hommes comptent sur leurs dons pour détourner à leur avantage le pouvoir des esprits de la nature. Spécialiste de la civilisation préislamique, W. Robertson Smith (*Religion of the Semites*, 1889) voit à l' origine du sacrifice un repas totémique, occasion pour les membres d' une même tribu d' affirmer la communauté de substance qui les unit à leur divinité. À la fin du siècle, les travaux de l' école sociologique française de Durkheim marquent un tournant pour l' analyse des faits religieux. Hubert et Mauss publient, en 1899, *l'Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*. Ils offrent une critique des perspectives évolutionnistes et montrent que le sacrifice est un mécanisme permettant la communication entre les deux pôles opposés du sacré et du profane. Si, aujourd' hui, les ethnologues qui travaillent sur les sociétés sans écriture expriment de nombreuses réserves à propos du cadre interprétatif de *l'Essai*, son influence ne s' en est pas moins avérée d' une grande fécondité théorique – notamment par les réexamens qu' il aura inspirés.

Nombreuses sont les analyses qui tentent de subsumer la diversité des cas sous quelques grandes catégories types (sacrifice expiatoire, sacrifice-hommage, sacrifice-action de grâce, etc.). Mais aucune typologie ne livre une théorie d' ensemble. L' approche est réductrice, au regard de la densité de ce que le rite sacrificiel signifie aux yeux des sacrifiants mêmes. L' approche structurale de Luc de Heusch a révélé l' importance, dans certains cas, de la dialectique de la dette et du rachat. Elle montre aussi que les notions de sacralisation et de désacralisation, proposées par Hubert et Mauss, correspondent sans doute à la fonction conjonctrice/disjonctrice de plusieurs rites qui visent à instaurer soit une communion avec le divin, soit l' inverse, dans un mouvement de recherche du bon écart, salutaire, entre les hommes et les dieux. Pour René Girard (*la Violence et le Sacré*, 1972; *le Bouc émissaire*, 1982), c' est le bon écart entre les hommes – leurs rapports à l' intérieur d' une communauté cohérente soudée initialement autour d' une victime expiatoire – qu' assurerait la "crise sacrificielle", fondement même de toute culture, qui ne cesse de rappeler son événement inaugural tout en plongeant davantage dans l' oubli sa signification.

Les fêtes religieuses

En dehors de célébrations exceptionnelles qui peuvent correspondre à des rites de passage, les fêtes religieuses sont le plus souvent d' une périodicité annuelle, en fonction d' un calendrier qui est propre à chaque religion et qui peut, ou non, coïncider avec celui de la vie profane.

Dans les religions sans fondateur historique, elles célèbrent la vie communautaire dans sa dimension sociale comme dans sa dimension naturelle voire cosmique. Dans le shinto, par exemple, la fête de l'*o-bon* (la plus grande fête du Japon avec le Nouvel An), qui se déroule en août, réunit les vivants d' un village ou d' un quartier pour fêter ~~spirit~~ les ancêtres revenus sur terre à cette période.

Dans les religions prophétiques, les fêtes commémorent le plus souvent un événement marquant de la vie du fondateur (sa naissance, le début de son enseignement ou de son illumination, sa mort, sa divinisation, etc). Fréquemment, ces religions réinterprètent les fêtes liées aux cycles naturels en les associant à des événements historiques de leur cycle prophétique: c' est, par exemple, le cas du judaïsme qui a réutilisé des fêtes des moissons des anciens Hébreux en les rapportant à l' histoire sainte.

Les fêtes hindoues

Le nombre des fêtes, qui est de plusieurs centaines, varie suivant les différentes régions de l' Inde, mais les plus importantes sont:

– *Mahashivarâtri*, fête de Shiva (janvier-février), qui donne lieu à des rassemblements de pèlerins au bord des rivières.

– *Holi* (février-mars), fête populaire et très voyante car elle s' accompagne de lancers d' eau colorée sur les vêtements des passants.

– *Dashaharâ* (septembre): neuf jours de fête en l' honneur dda déesse Durga, épouse de Shiva. Les fêtes culminent les huitième et neuvième jours avec des réjouissances et des sacrifices d' animaux en l' honneur de Durga.

– *Divâlî* (octobre-novembre), fête de quatre jours dite des "guirlandes de lumière" parce que l' on suspend partout des colliers faits de milliers de lumières. C' est aussi la fête du Nouvel An pour une partie des hindous.

Les fêtes bouddhistes

La *Mâgha pûjâ* célèbre la rencontre de 1 250 disciples autour du Bouddha Çakyamuni et aussi la remise par celui-ci à ses disciples des règles de la vie monastique.

La *Visâkhâ pûjâ* ou *Vesakh* commémore, lors du sixième mois de l' année bouddhique, la naissance, l' illumination et la mort du Bouddha Çâkyamuni, trois événements censés s' être déroulés le même jour du même mois. Depuis 1952, le *Vesakh* est la journée mondiale des bouddhistes.

Le huitième mois de l' année, on fête l' entrée en retraite des moines (ainsi que des adolescents qui accomplissent une courte période monastique en Asie du Sud-Est) pour les trois mois de saison des pluies.

Les fêtes juives

Les fêtes principales sont divisées en trois groupes: les fêtes bibliques (Pâque, Pentecôte, Tentes) originellement liées au cycle des moissons, les fêtes dites de la "Convocation d' automne", Nouvel An (*Rosh-ha-shana*) et Grand Pardon (*Yom Kippour*), enfin les autres, fête de la Dédicace du Second Temple et fête d' Esther (*Ourim*).

Pâque (*Pesah*) est la première fête de l' année. En tant que fête du judaïsme synagoga, elle fusionne l' ancienne Pâque hébraïque, jour où l' on ~~offrait~~ fait à Dieu la première gerbe de blé, et la fête des Azymes, qui commémorait la sortie des Hébreux d' Égypte.

La Pentecôte (*Shavouot*) clôt le cycle pascal. Par rapport à l' histoire sainte, elle est la fête de la révélation du Sinaï et du don de la Torah aux Hébreux.

La fête des Tentes (*Soukkot*) est la plus ancienne des fêtes bibliques. À l' origine fête des récoltes, elle se réfère à la parole de Yahvé (Lv, 23,43): "Afin que vos descendants sachent que j' ai fait habiter sous la tente les enfants d' Israël quand je les ai fait sortir d' Égypte". En souvenir de cela, on habite pendant sept jours dans des cabanes.

Le Nouvel An (*Rosh ha-Shana*) dure deux jours, dix jours avant la fête du Grand Pardon.

La fête du Grand Pardon (*Yom ha-Kippour*) marquée par un jour de pénitence et de jeûne. À l' époque du Temple, c' était le jour où le Grand Prêtre pénétrait dans le Saint des Saints.

La fête de la Dédicace (*Hanoukka*) a lieu en souvenir de la nouvelle dédicace du Temple de Jérusalem après la profanation d' Antiochus Épiphane (165 av. J.-C.). Les huit jours que dure cette fête, chaque famille allume chaque soir une bougie supplémentaire sur le chandelier à huit branches pour commémorer le miracle de la Dédicace où une seule cruche d' huile aurait suffi à alimenter pendant huit jours le chandelier du Temple.

La fête d' Esther (*Pourim*) est marquée par des repas de fêtes et des cadeaux faits aux enfants qui accompagnent la lecture du livre d' Esther.

Les fêtes chrétiennes

Dans le calendrier chrétien, Noël, fête de la Nativité du Christ est la première grande fête, précédée du temps d' attente de l' Avent.

La fête de Pâques reprend le nom de la fête juive puisqu' elle commémore la résurrection du Christ, trois jours après le dernier repas de Jésus avec ses disciples (Sainte Cène) qui était précisément le repas de la Pâque juive. Elle est le point culminant du calendrier liturgique chrétien.

L' Ascension commémore la montée au Ciel de Jésus quarante jours après sa résurrection.

La Pentecôte est la fête de l' Esprit Saint descendu sur les disciples de Jésus sous forme de langues de feu et marquant la "naissance" de l' Église.

L' Assomption, le 15 août, célèbre la montée au ciel de la Vierge Marie.

La Toussaint, le 1^{er} novembre, est, comme son nom l' indique, la fête de tous les saints. Cependant, du fait de sa proximité avec la fête des Morts, le lendemain, elle est devenue le jour où l' on commémore la mémoire des défunts.

Les fêtes musulmanes

Elles ont la particularité d' être acosmiques, c' est à dire indépendantes du cycle naturel solaire; elle sont fondées sur le calendrier lunaire (comme les fêtes juives), en décalage de onze jours chaque année par rapport à l' année civile.

La fête du sacrifice ou grande fête (*Al-Adha* ou *Aïd al-kabîr*) appelée *Kurban Bayram* dans le monde turco-iranien et *Tabaski* en Afrique de l' Ouest donne lieu au sacrifice d' une tête de bétail dans chaque famille qui en a les moyens. Elle commémore le sacrifice du bélier fait par le prophète Ibrahim (Abraham) en substitution du sacrifice de son fils.

La fête de la rupture du jeûne (*Aïd al-fitr*) ou Petite Fête (*Aïd el-Seghîr*) marque la fin du mois de jeûne de Ramadan.

Le "Mouloud" (*Mawlid en-nabî*) commémore la naissance du prophète Muhammad (Mahomet).

La fête du dixième jour du mois de Muharram (*Achoura*) est une fête mineure pour les musulmans sunnites, alors qu' elle est la grande fête tragique de l' islam chiite: on rappelle ce jour la mort de l' imam Husayn, fils de Ali et petit-fils du Prophète, avec force démonstrations d' affliction et représentation de drames religieux, les *ta`ziyé*.

Les oracles

Le mot *oracle* (du latin *oraculum*) signifie *parole, réponse divine* à une question posée par un mortel. Dans la religion gréco-latine, cette parole divine n' exprime pas la volonté propre de tel ou tel dieu, mais celle d' une essence divine supérieure aux dieux olympiens, le Destin. Cependant, une autre interprétation fait des oracles rendus par Apollon l' expression de la volonté du roi des dieux grecs: Zeus.

Les oracles grecs

Dans l' Antiquité les oracles ont joué un rôle politique certain. Ainsi, la pythie de Delphes, dont les oracles faisaient autorité dans toute la Grèce et au-delà, fut accusée d' être "spartophile", de "médiser" (être favorable aux Perses), ou de "philippiser" (d' adopter le parti de Philippe de Macédoine). Cette intervention politique de la pythie se manifeste dans l' amphiclyonie delphique, alliance sacrée de tous les Grecs pour défendre ce sanctuaire d' Apollon.

L' interprétation des oracles

Les verdicts de la pythie ne sont jamais clairs; comme ceux de la sibylle de Cumès, en Italie, ils sont "sibyllins". Les questions posées par les consultants sont altérées par des prêtres qui les formulent en termes d' alternative. Il faut souvent au consultant un "chresmologue", payé pour interpréter les oracles. Mais Crésus, roi de Lydie, fut trompé par la réponse qui lui prédisait qu' en attaquant Cyrus "il détruirait un grand empire". C' était le sien. La démarche de Crésus atteste du prestige de la pythie auprès d' un monarque oriental hellénisé, prestige qui décline par la suite, au point que Démosthène parle de "l' ombre qui est à Delphes".

Une origine préolympienne

Le déclin des oracles correspond à l' urbanisation croissante de la Grèce. Car les oracles ont toujours eu un caractère agreste, lié à une religion préolympienne; les divinités des sources et des forêts furent ensuite intégrées, regroupées avec les dieux du Panthéon. Ainsi, en dehors de la forme universelle de l' incubation, où le consultant dort dans le sanctuaire pour recevoir en songe la réponse divine, les dieux répondent par le bruissement du vent dans les chênes ou par le chant d' un ruisseau. En dehors d' oracles secondaires, dans des sanctuaires d' Héraclès, d' Amphiaraos, de Proserpine, les grands sanctuaires de Grèce et d' Asie Mineure sont consacrés aux oracles de Zeus ou d' Apollon: Dodone (en Épire) et Olympie pour le premier; Delphes, Didymes (en Ionie) et Claros (également en Ionie) pour le second.

La divination en Chine

Des os oraculaires ont été trouvés en grand nombre (plus de 10 000) à Anyang (Siao Touen), capitale des Chang (XVI^e-XI^e siècle av. J.-C.). Ils nous montrent l' aspect le plus ancien de l' écriture chinoise et constituent notre plus riche source d' informations sur la société chinoise antique. Ces os correspondent à une forme de divination consistant à inscrire une question sur une omoplate de mouton ou sur l' écaille ventrale d' une tortue, qu' ensuite on expose au feu. Les craquelures obtenues permettaient au devin d' interpréter la réponse, qui était alors inscrite sur l' os. Les questions portaient surtout sur le récoltes ("le roi demande: pleuvra-t-il?") et sur l' opportunité d' une chasse ou d' un sacrifice. Les ancêtres, à qui s' adresse en général l' oracle, sont également consultés sur les questions politiques et militaires.

L' omniprésence des oracles souligne en fait l' importance des devins, qui sont aussi les scribes; déjà, le pouvoir royal est restreint par celui d' une classe en laquelle on peut voir l' embryon de la bureaucratie chinoise.

Les fonctions oraculaires

Alors qu' en Grèce, les oracles, par leur rôle politique, changeront l' attitude des Grecs envers la divinité, à Rome, malgré l' apport des Grecs d' Italie (sibylle de Cumès), les oracles hérités des Étrusques, les *aruspicina*, lus dans les entrailles d' animaux ou le vol des corbeaux, garderont ce caractère agreste

d' origine. Mais, liés au conservatisme romain, ils entretiendront un clergé spécialisé, attaché aux chefs militaires et aux empereurs, qui se maintiendra jusqu' au christianisme.

Cependant, jamais ce clergé n' aura à Rome la même importance que les immenses collèges de prêtres-devins entourant le monarque dans les empires orientaux. Comme en Grèce pour les oracles d' Esculape, ces devins sont liés à la médecine, qui n' est pas distinguée de la divination. En Mésopotamie, la caste des devins était un véritable corps de l' État, puissamment hiérarchisé. Dans la Chine archaïque des Chang, la crémation des os ou le tirage au sort d' os couverts d' inscriptions tenait une très grande place auprès du roi et des grandes familles. Leur réponse avait un tel poids qu' on a pu dire qu' ils étaient les vrais gouvernants.

Il faut donc distinguer les monarchies orientales (où, avec le renforcement de l' État, les oracles se soucient avant tout du bon plaisir du roi) de la Grèce, où les sanctuaires, surtout Delphes et Olympie, sont des lieux sacrés où s' exprime l' unité profonde des Grecs entre eux. À Rome, les oracles ont une fonction plus conservatrice, préservant l' idéologie terrienne qui a inspiré la République des origines